

Les grands projets communs

Les zones du dehors de l'état d'urgence : zones hors droit.

Et zones du dehors offensives ou zone à défendre, les mouvements sociaux et Nuits debout.

1^e partie

« La liberté, si elle a encore un sens dans ce monde qui compacte tout dehors, elle ne peut s'imaginer que collective, hors du flux, déconnectée des continuums qui nous traquent pour reconstituer un espace — et surtout un temps à nous, qui ne soit plus "comportementalisé". » Alain Damasio¹.



Les zones du dehors de l'état d'urgence, zones hors droit.

Réduction des masses, ou démassification, par leur exclusion de la ville-totale

A



Photo No-tav. Marseille-Info-Autonomie.

« Il s'agit maintenant de faire un pas de plus pour déchiffrer la logique à l'œuvre derrière cette infrastructure apparemment illogique. Il nous manque pour cela un langage, des catégories adéquates, parce que nous sommes *habitués à nous exprimer dans le jargon politique désormais inadapté du siècle passé*. Il faut pourtant faire un effort dans

¹ Alain Damasio, architecturé par Benjamin Mayet. *Le dehors de toute chose (La zone du dedans réflexion sur une société sans air)*. La Volte, 2016.

cette direction, parce qu'en découvrant les principes qui régissent ce monde au cœur même de son infrastructure, nous pourrions aussi bien y trouver la formule pour le renverser. Tout gouvernement est technique, le pouvoir se trouve dans les infrastructures². »



Photo Roybon.

« Il m'est apparu que le lieu originaire du politique, dans la politique occidentale, c'est quelque chose comme une opération sur la vie, ou une opération qui consiste à diviser et capturer la vie par son exclusion même, c'est-à-dire à inclure la vie dans le système par son exclusion. Et là, le concept d'exception était utile. (...) Je vous avais dit que ce n'est pas une tâche théorique mais que cela ne sera

possible, cette opération de destitution du pouvoir, que par une forme-de-vie. Donc ce n'est pas tout simplement trouver la bonne action mais constituer des formes-de-vie. Je dirais même qu'une forme-de-vie c'est justement là où on rejoint quelque chose qui d'elle-même va être destituante³. » Giorgio Agamben.



Electronique-ville. Ce qu'il reste lorsqu'on a supprimé l'imprévisible. (Composant électronique d'ordinateur).

Parce qu'on passe sa vie à l'intérieur, comme des animaux dans un zoo, à l'intérieur d'un train, d'une automobile ou d'un avion, en transit, ou à l'intérieur d'un magasin, d'un bureau ou d'une *fan zone*, on est obsédé par le temps qu'il fait dehors.

Zones du dehors, conquête ou perte de l'espace ?

La barbarie, qui désignait historiquement l'extérieur à la civilisation occidentale, le lointain, est à présent intérieure aux technopoles-zone du dedans, dans une société sans air, pour reprendre Alain Damasio : la technopole est la barbarie la plus accomplie après la barbarie fasciste.

² *No-Tav* Echos de Lyon et de Milan, 2012-2014. *Le monde entier dans un fragment. Trois hypothèses sur la lutte contre le train à grande vitesse en Italie.* (Ce texte sera mis en totalité à la fin du présent ouvrage). En italique, souligné par nous.

³ Giorgio Agamben, *Vers une théorie de la puissance destituante.* <https://lundi.am/vers-une-theorie-de-la-puissance-destituante-Par-Giorgio-Agamben>

« Occident. 2016. Peut-être qu'une époque se définit moins par ce qu'elle poursuit que par ce qu'elle conjure. La notre conjure le dehors⁴. »

La « vie réelle » est à l'intérieur, le cyberspace. Le monde est devenu le grand dehors.

Dispersion massive ou constitution de formes-de-vie ?

Les zones du dehors de l'état d'urgence sont avant tout des zones *en dehors du droit, sans droit, exclues du droit*, que ce soit ladite « jungle de Calais⁵, les banlieues populaires, ou les multiples camps au travers le monde. Mais aussi sont hors droit les chômeurs et précaires, en général les masses de pauvres de France et celles d'ailleurs. — Ce que vivent ces quartiers populaires est assez peu différent que ce qu'ont vécu d'autres paysans puis ouvriers bien avant eux, dans l'exode rural des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle. La « diversité » n'a jamais été un moyen d'instaurer l'égalité, c'est une méthode de gestion de l'inégalité. Egalement hors droit : le travail, dont la dernière loi-travail (loi El Khomri), renforce considérablement l'exclusion de tout cadre légal. Un hors droit qui serait justifié par l'état d'urgence, lui-même justifié par le terrorisme, justifié par « la république en danger » et le salut du système économique : « En cas d'extrême urgence, dit encore Giorgio Agamben⁶, le droit était mis de côté. Quand il devenait gênant, au lieu de le transgresser on l'écartait, on le suspendait par un [état d'exception où] (...) la césure par laquelle est décidé constitutionnellement le caractère admissible des mesures exceptionnelles. »

Un hors droit qui exclut les contestataires et les manifestants, ceux et celles en lutte contre la loi-travail ou contre toutes autres « grands projets inutiles », à Notre-Dame-Des-Landes, à Bure, ou ailleurs, de tout droit à défendre et à se défendre. Où le hors droit signifie aussi les pleins droits dévolus à l'oxymore police/justice, qui se propose de rompre la démocratie pour mieux la sauver. L'état d'urgence, absolument inefficace contre le terrorisme, implique « une suspension non seulement de l'administration de la justice, mais du droit comme tel. (...) [et] consiste uniquement dans la production d'un vide juridique. (...) Le pouvoir qui est conféré ici est le pouvoir habituel d'un commandant et il est indifférent qu'il s'exerce à l'encontre de l'ennemi qui assiège [la ville] ou du citoyen qui se rebelle⁷ », dit encore Giorgio Agamben. L'état d'exception n'est en aucun cas un état de droit, mais une zone hors droit.

La zone habitée par les plus pauvres, était auparavant le lieu militarisé qui ceinturait la ville, mais qui restait tout de même dans la ville, contrairement aux zones du dehors, non-lieux sans droit qui sont maintenant à l'extérieur, contrairement à la ville, jusqu'au XIX^e siècle, qui intégrait les quartiers bourgeois et quartiers populaires en son centre avec les inégalités, l'exploitation et la misère connexes. Aujourd'hui la mégapole ou technopole, cet état d'urgence, conjure le système de classes, dont elle tire sa dynamique et ses profits, tout comme elle conjure la pauvreté et la misère qu'elle produit, considérant qu'elles lui sont étrangères.

⁴ Alain Damasio, cité plus haut.

⁵ Avec son mur en béton haut de 4 m, actuellement en construction. Seule la surface intérieure sera habillée de végétaux grimpants : pas la surface extérieure, car « cela risquerait de permettre aux migrants de grimper », selon la DIR-Nord. Il sera doté de quatre à six caméras de vidéosurveillance de chaque côté, et d'un éclairage vers l'extérieur, d'un système anti-bruit et « *antifranchissement* » équipé de bavolets (partie supérieure penchée de la clôture). Et du béton gravé (avec des scènes de la ville de Calais !) du côté du bidonville et de la zone commerciale. Malgré leur faux semblants ridicules à coup de verdure et « d'apparence accueillante », il est clair que les autorités tentent de transformer encore un peu Calais en une prison à ciel ouvert. Face à une politique d'apartheid et des mesures de plus en plus concentrationnaires. À suivre... (Extrait de Paris luttés.) Un mur décor-village "Potemkine" tel qu'il avait été construit pour cacher la misère sur les fleuves de Russie à l'époque de Catherine 2 "la voltérienne". « (...) vraiment, le maquillage du mur ajoute l'insulte à l'injure ! pour les migrants, bien sur, mais aussi pour les habitants de Calais qui ainsi sont censés d'accepter de rien "voir", rien savoir : encore un triste rappel [le nazisme] à l'époque de Benjamin ! » Paola Ferraris.

⁶ Giorgio Agamben, *État d'exception*. Seuil. 2003.

⁷ Cité plus haut.

B

Conquête ou perte de l'espace ? La nature, « *c'est au moment même où nous comprenons notre besoin absolu de la beauté sauvage du monde que nous la perdons*⁸. » La campagne, le paysage sont vaincus. Les technocrates ont conquis l'espace ville, dépossédant les gens, même le bourgeois, et plus encore les masses et les classes sociales les plus pauvres. Les plus pauvres ? Plus pauvres que ceux d'auparavant, qui eux n'avaient pas tout ce « luxe » et toutes ces choses de la technologie, et qui pourraient encore, comme nous tous, s'en passer, s'il n'y avait eu Hitler, la guerre, les trente glorieuses, la révolution technologique. Et les plus démunis qui vivaient dans la technopole et y vivent parfois encore, comme ceux avec qui ils résistent ou luttent pour une autre ville, un droit à la ville, vivre, quand la technocratie a pour principe et obsession d'éliminer tout ce qui est péril ou désagrément, notamment la pollution, mais aussi, ces masses et ces individus là. Elle préfère la ligne droite, le vide ou la démassification urbaine : la fluidité néo-urbaine, au lieu des rues sombres et tortueuses, étroites, grouillantes d'humains.



Dynamitage des tours de Vaulx-en-Velin. Mai 2016.

« Ce qui nous attend n'est plus une ville, ni rien d'autre, mais une question. Elle nous est posée, de toute la hauteur des monuments de l'Industrie triomphante, et de toute l'étendue de la misère des hommes. » Bernard Charbonneau⁹.

C

La « vie réelle » est à l'intérieur, le cyberspace. Le monde est devenu le grand dehors. En Occident : les usines ferment, par délocalisation ou pur abandon. Un déferlement de réfugiés se joint aux immigrés entassés aux portes des mégapoles les plus modernes d'Europe, et dans les mégapoles-mêmes des camps de fortunes sont installés. Dans les quartiers prolétarisés des mégapoles et des banlieues, ils sont gérés, contrôlés et punis par l'état d'exception poursuivant ainsi sa gestion coloniale des marges et de la périphérie (et qui n'ont rien à voir avec les fumeuses constructions politico-médiatiques appelées par les laquais du pouvoir « zone de non droit » où l'Etat ne pourrait rentrer), c'est par centaines que des familles indésirables précarisées sont rejetées vers l'extérieur, au loin, plus loin. « Il veut réduire l'incertitude et conjurer ses peurs. Il veut

⁸ Edward Abbey, *Désert solitaire*. Gallmeister. 2010.

⁹ Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone*. 1969. Editions de l'Encyclopédie des Nuisances. 2002.

apprivoiser un univers qui lui échappe et gérer un environnement qui flue. Il veut faire écran et bouclier à ce qu'il ressent comme agressif, filtrer ses rapports aux choses et aux gens, mettre le réel à sa taille. Il veut aussi que la technologie l'empuissant, ne plus s'échiner, intellectuellement ni physiquement, mais faire-faire¹⁰. »

Cet extérieur qui ne cesse de s'étendre, pour devenir monde du grand dehors, comment en préserver la zone du dedans, cette société sans air ? Territoires en concurrence qui ne finissent pas de conquérir de nouveaux espaces sur les terres de culture, sur les banlieues périurbaines, sur les banlieues plus éloignées pour y loger les cadres et les classes moyennes, repoussant ceux exclus, et où « la dernière offre d'attrait semble être la sécurité, motivée par la peur du "dehors", dans le but d'éliminer toute expérience de la ville comme imprévu¹¹. » Il faut aussi dire que ce monde cherche à développer une façon unique de concevoir *le monde* qui nous entoure, nous pénètre, c'est un regard unique, un monde parallèle à celui réellement existant dans la tête des urbains technophiles, où les pauvres qui persistent sur le territoire ne sont plus visibles. Ces mondes parallèles qui cohabitent, le nec plus ultra de l'éloignement et de la dépossession des territoires, qui met en place une perception sécuritaire, *qui goûte au pieux mensonges des cieus embrigadés*, une grille de lecture, un model de pensée et de vivre, une idéologie où les précaires ne figurent tout simplement plus dans ce que l'on voit au quotidien.



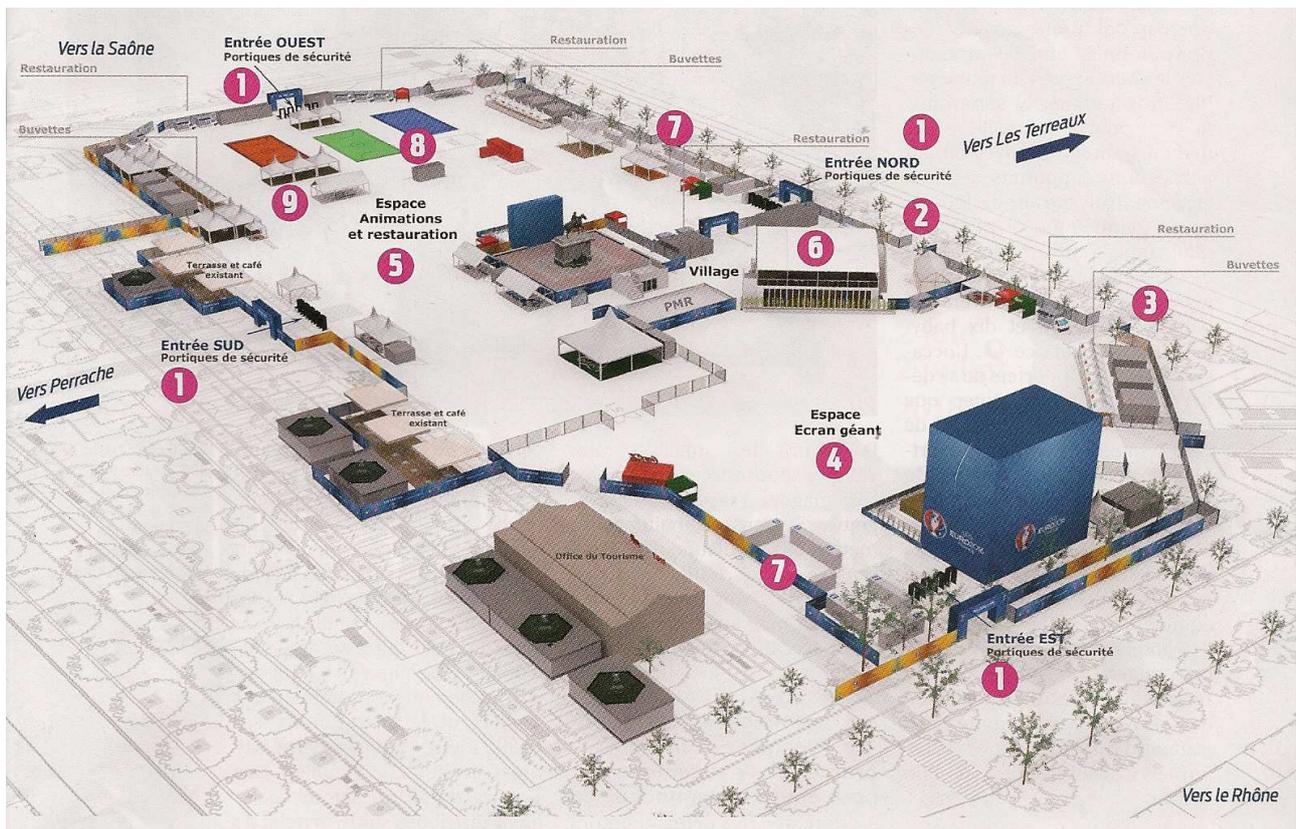
« Habitat » de ce *fabuleux monde moderne* : abri d'un sdf sous un pont de Lyon.

« Nous nous soucions du temps. Si nous pouvions apprendre à aimer l'espace aussi profondément que nous sommes aujourd'hui obsédés par le temps, nous découvririons peut-être un nouveau sens à l'expression vivre comme des êtres humains¹². »

¹⁰ Alain Damasio, cité plus haut.

¹¹ Paola Ferraris, *Comment la marchandise nous vole la ville : quelques moyens psychologiques*. Come la merce ci deruba della città: alcuni mezzi psicologici How merchandise steals the city: some psychological tools : <http://www.abbastanzanormale.it/elenco.html>

¹² Cité plus haut, Edward Abbey, *Désert solitaire*.



Modélisation de la néo-ville panoptique.

La *fan zone* (place Bellecour, Lyon) se présente comme modélisation de la technopole : économie, restauration, buvette, sport, communion populaire, spectacle, partage d'émotion, réseaux sociaux, écrans géants. Sécurité : lieu clos, portique et agents de sécurité à l'intérieur. Polices nationale et municipale, gendarmes, polices aux frontières, RAID, BRI et militaires, aux alentours. Sapeurs-pompiers, personnels médicaux.

Déjà le 21 octobre 2010, cette même place Bellecour s'était illustrée par la modélisation panoptique du traitement d'une manifestation (contre la loi sur les retraites) sur le mode insurrectionnel, où un point de jonction avait eu lieu entre le centre et les quartiers populaires périphériques pendant cet octobre social. Ce dispositif contre-insurrectionnel a été modélisé tel un jeu électronique, avec pour joueurs l'appareil policier et les marchands de sécurité, et pour figurants involontaires un certain nombre de manifestants¹³.

Face à tout dispositif, la question n'est pas : à quoi sert-il ?, mais quelle opération réalise ce dispositif ?¹⁴

Il n'y a qu'un moyen pour se préserver du dehors, celui inspiré par la préservation de la « nature » : quand la « nature » vaincue est encagée, une *fan zone* de biodiversité en milieu artificielle, l'oxymore police/justice au pouvoir impose une *fan zone* qui la protège du dehors. La ville avait déjà conjuré la nature, *ce dehors* ; maintenant, il n'y a pas plus de nature que de ville, mais simplement des choses à coloniser et à exploiter, des choses décors. La ville, la technopole elle-même est devenue un espace sans droit, une *fan zone*, un camp de rétention, une colonie qui supprime toute relation du « monde intérieur » au « monde extérieur » : un hors droit travaillé psychologiquement, travaillé au corps policièrement, idéologiquement, politiquement et économiquement. Mais une *fan zone*, rappelons-le, est un espace où l'on est protégé, comme on est sous la menace des gardiens, où l'on est préservé de l'extérieur mais où l'on est là pour être exposé aux sollicitations, injonctions et sommations à consommer.

¹³ A lire sur : <http://lachevement.fr/lecture-de-notre-epoque/analyse-du-dispositif-de-la-prison-en-plein-air-place-bellecour-lyon-du-21>

¹⁴ Il ne serait sans doute pas erroné de définir la phase extrême du développement du capitalisme dans laquelle nous vivons comme une gigantesque accumulation et prolifération de dispositifs. Ce qui définit les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus par la production d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désujetivation.

La condition présente du bonheur c'est la forme postindustrielle du malheur.



Comme on le voit, ce qu'on vit actuellement dans la non-relation ville-banlieue, on le vivait dans la relation ville-nature remplie d'effrayantes créatures (et plus tard par peur et par haine, le « prolétaire » deviendra l'autre effrayante créature). Ce « monde extérieur » *que créent ceux-là même qui conjurent le dehors* : la nature, la banlieue, l'étranger, l'immigrant, le migrant, la nature humaine, le réfugié, le populaire, le pauvre, ce « monde extérieur » est produit aujourd'hui, comme le seul salut, préservation du modèle de société présent. Dans cette société totalitaire qui se présente constamment par oxymore, le salut est son naufrage, et il est loin le temps où l'on se disait que les formules orwelliennes « La guerre, c'est la paix » et « l'esclavage,

c'est la liberté » étaient tellement antithétiques, que jamais on ne se laisserait avoir par un tel discours. Et comment la technopole, l'économie, le pouvoir, peuvent-ils respecter la « nature » ? Comment l'Etat, la loi, la police, peuvent-ils respecter la liberté, celle même de se réunir, de manifester, de discuter pour la protection d'une zone humide, ou, contre le projet d'enfouissement de déchets nucléaires à Bure, ou contre la loi-travail, ou contre une ligne de train à grande vitesse à Val de Susa ? Etat d'urgence. Mesures d'exceptions : violences policières, assignations à résidence, expulsions, incarcérations. Garde nationale : nous ne sommes pas réfugiés, mais nous sommes le dehors, le sans droit.



D

« Occident. 2016. Peut-être qu'une époque se définit moins par ce qu'elle poursuit que par ce qu'elle conjure. La notre conjure le dehors¹⁵. » Naufrage ou zone du dehors : la contradiction, d'une époque qui conjure et produit en même temps ces zones du dehors ! C'est-à-dire que dans un monde à un tel point de précarisation, on ne peut

¹⁵ Alain Damasio, cité plus haut.

pas éloigner tous les indésirables toujours plus loin : tout en le produisant assurément massivement, notre époque conjure et confine le dehors, puisque l'on ne peut envoyer les indésirables, nous, au bagne, au loin, sans retour possible. Les taudis et les bidonvilles poussent aussi vite que sont repoussés les familles, les masses humaines, et les exilés de guerre ou climatique sont repoussés des méga-technopoles, expulsés des banlieues proches et celles plus lointaines. On nasse des manifestants avant de les mettre en état d'arrestation, et les masses indésirables, comme des individus précarisés sont emportées par vagues successives des tensions économique-politiques, loin de la ville-totale, le mensonger est partout infiltré dans la civilisation de l'image.

E

La Garde nationale est le nom donné lors de la Révolution française à la milice de citoyens formée dans chaque ville, à l'instar de la garde nationale créée à Paris. Napoléon 1^{er} se méfiait de cette force issue de la révolution, capable de maintenir l'ordre et de réprimer les émeutes aussi bien que de renverser le pouvoir établi. Elle a existé sous tous les régimes politiques de la France jusqu'à sa dissolution en juillet 1871, aux lendemains de la Commune de Paris. En juillet 2016, suite à la série d'actes terroristes, qui ont frappés la France, le président de la République François Hollande annonce la reconstitution d'une Garde nationale composée de 85 000 réservistes et volontaires. Celle-ci devrait être constituée dans le courant de l'automne 2016. Autrefois révolutionnaire et contre-pouvoir, elle est aujourd'hui une force réactionnaire, capable de maintenir l'ordre et de réprimer les révoltes et de nombreuses « bavures ».

F

Zones du dehors offensives ou zone à défendre, et Nuits debout

« Si intrigants mes pas qui semblaient poser imperceptiblement au-dessus du sol de la rue, je croyais marcher au milieu de l'agencement bizarre et des flaques de lumière égarantes d'un théâtre vide — mais un écho dur éclairait longuement mon chemin et rebondissait contre les façades, un pas à la fin comblait l'attente de cette nuit vide, et je savais pour quoi désormais le décor était planté¹⁶. » Julien Gracq.

L'ancienne ville, la ville centripète intégrait, mais produisait les pauvres, les classes dangereuses, qui déclenchaient les luttes et les révoltes. Depuis l'ancienne ville est engloutie en même temps que la campagne dans une seule banlieue ou métropole continue d'un monde centrifuge, industriel avec la cité dortoir comme devenir, un monde où les dernières fermes ont sombré dans le chaos des immeubles, des usines, des dépotoirs d'ordures.

Aujourd'hui les usines et les lieux de productions ont disparu des métropoles, les friches postindustrielles ont elles-mêmes disparu. La terre est devenue étanche, l'eau n'y pénètre plus, et l'espace est traversé d'autoroutes, de lignes de trains à grande vitesse et d'aéroports, autant de parcours imposés desquels il n'est plus possible de s'écarter. Les murs et la cité de Troie en ruines, les tours de contrôle, chevaux de Troie, émaillent alors le nouveau monde : invisible dans la néo-ville, l'œil du mouchard fait parti désormais du décor. On piège, on nasse, on déradicalise : on dératise, avec des armes de guerre soutenues par la permanence de l'état d'urgence.

¹⁶ Julien Gracq, *Le rivage des Syrtes*. José Corti. 1992.



Nuits debout Lyon place Guichard. Pour Notre seule présence, la présence à Nous-mêmes.

On construit des aéroports de proche en proche, de zone humide en zone humide. L'horizon monte vers le ciel et la forêt tropicale recule. Les paysages en ruines et les fermes ruinées. La confusion entre la néo-ville et la néo-campagne, constitue la cité totale, la technopole dont la politique sociale a pour particularité de rendre docile et de loger, de nourrir ceux, ces passagers les plus aisés, ces demandeurs d'un asile d'un nouveau type. Car on n'habite pas la technopole : maillage de bureaux, d'hôtels, de parcs, de gares, de transports, d'espace de restaurations, elle fait de chacun un passager. Ce non-lieu n'est pas un lieu au sens anthropologique du terme, aucun rituel social ne lui est associé, il n'y a pas d'habitants ni de mémoires.

G

On nous arrache de la ville et des quartiers populaires comme on arrache les arbres. « On abat les hommes comme on abat les arbres », à Sivens, place Taskim et dans les quartiers populaires.



Bure, mur du chantier détruit par les opposants et opposantes au grand projet imposé d'enfouissement de déchets nucléaires. Août 2016. (Photo l'Achèvement)
La lutte ne défend pas un territoire qui la précède. Elle le fait exister, le construit, lui donne une consistance.

La contradiction, le paradoxe d'aujourd'hui est la création de zones du dehors visibles de par les camps de réfugiés, et de par les camps de rétentions, où les sans domiciles, les masses de chômeurs et ou des travailleurs précaires, dans le monde comme en bas de chez-soi, sont renvoyés à l'invisibilité, et extérieures à la production de la société présente. Derrière la façade du monde, décor-village-Potemkine, l'exclusion : des zones hors droit s'étendent aussi en-

deçà et par-delà les mégapoles et les territoires des banlieues. Mais, il y a cet *autour* des néo-villes, hors et dans la société, une rupture consciente, parfois offensive, contre la disparition progressive des lieux de productions dans les pays les plus avancés technologiquement, contre le développement de la précarisation, contre la dépossession généralisée, contre la captation par le privé des communs dans et hors ville, contre le travail sans intérêt et/ou robotisé, contre la difficulté de trouver un logement, contre la mise en demeure et la gestion d'un état d'exclusion permanent des habitants des quartiers et des banlieues populaires, et contre la dégradation du climat et de ce qui nous reste de « nature », de la biodiversité ; au point que se plaignait une « journaliste » : « on ne peut pas couper un arbre aujourd'hui sans que cela soulève un tollé de protestations » —et comme un écho, sur la place Taskim des centaines de milliers de personnes s'insurgent contre l'abatage de *quelques arbres* et l'édification d'un énième centre commercial qui doit s'ensuire.

Cette part du dehors de ce monde consciente et présente à elle-même, dans les luttes et la résistance d'individus ou de collectifs, dans le mouvement des occupations, de squats, et de zones à défendre en France et ailleurs. Des zones à défendre qui s'étendent jusqu'à à l'interrogation ultime, celle sur le « sens de la vie », dans les entreprises, dans les rues, aux Nuits debout et dans les bases syndicales désireuses d'en découdre avec les bureaucraties rétives, sans pour autant tomber dans l'écueil citoyenniste, tel que Syriza et de Podemos qui, par leur lot de désillusions immédiates démobilisent. C'est ainsi que *des convergences de luttes se sont déployées bien avant les Nuits debout*, entre campagne et ville (et l'inverse), entre paysans et chômeurs ou travailleurs et employés, entre ville et banlieues et de zone à défendre à zone à défendre. Ce n'est pas toujours une nouveauté, mais les convergences d'urbains vers, ce qu'on appelle encore la « campagne » ou les zones « naturelles », avec ceux qui vivent dans des zones mises à mal par l'exploitation-destruction industrielle (gaz de schiste, tourisme, nucléaire, aéroport, etc) se développent sur le territoire européen et par-delà. Et se *constituent des formes-de-vie*, une forme-de-vie justement là où on rejoint quelque chose qui d'*elle-même va être destituante*. « Donc ce n'est pas tout simplement trouver la bonne action mais constituer des formes-de-vie. Je dirais même qu'une forme-de-vie c'est justement là où on rejoint quelque chose qui d'*elle-même va être destituante*. »

Alors que la ville n'est plus la ville, que l'histoire et la nature semblent ensevelies sous les décombres des méga-technopoles et que l'artificiel semble avoir triomphé sur l'histoire même, ces luttes récentes signent une remontée en force de l'authentique, remonté du dehors contre toutes les falsifications et contre l'artificiel. Ces luttes vers de l'« authentique » s'amplifient pour devenir majeures et rejoindre celles autours du travail, de la ville, celles contre le racisme, contre les technologies et le scientisme : défendre ce qui nous reste encore de respirable.

H

« Ce printemps de 2016 révèle, à n'en pas douter, plus de faiblesses que d'élan, mais il aura eu le mérite de laisser ouvertes quelques pistes de réflexion qu'aucun observateur de la question sociale ne saurait ignorer. La première, c'est évidemment sa centralité dans toute perspective émancipatrice. Le mouvement ne devint menaçant que lorsque, même minoritairement et en désordre, des points névralgiques de l'économie furent bloqués ou en voie de blocage par des travailleurs en grève¹⁷. » Cette analyse courante est biaisée, ce qu'a révélé avant tout ce printemps est la sortie de cette seule et unique zone du travail et du travailleur, contre le travail et son monde, et où les Nuits debout, notamment, malgré toutes les critiques que l'on puisse faire, se sont trouvées là à ce moment, *précédées par des terrains de luttes déjà acquis à de multiple réflexions émancipatrices* : les convergences des luttes dans les zone à défendre et les Nuits debout sont des grands projets communs.

¹⁷ Freddy Gomez, Le balancier de l'illusoire. *Notes éparses sur un printemps confus. Juillet 2016* : <http://acontretemps.org/spip.php?article611>

Il faut voir ces luttes telles qu'elles se sont développées depuis quelque temps déjà bien avant la « loi El Khomri », en ce qu'elles ont permises des rencontres et des liens et la convergence de différentes luttes où les quartiers populaires se sont également imposés comme des zones à défendre, tout comme sont à défendre leurs luttes passées et présentes (exclusion de populations indésirables, sans relogement, dynamitage de tours puis reconstruction pour des classes sociales plus aisées, etc). Ces liens avec des quartiers se sont établis lors des Nuits debout, (même si cette convergence reste fragile).

Pierre-Didier, d'un quartier populaire à la périphérie de Lyon, intervenait aux Nuits debout de la place Guichard à Lyon. Voici un extrait de son intervention lors de la commission « quartiers populaires » : « on est venu vers vous pour abattre tous les murs, fort de ces différences il y aura plus de vous et de nous, mais il y aura un Nous (...) dans les grands projets communs que sont les Nuits debout. » Et aux Nuits debout du 26 mars 2016 : « La rénovation urbaine pose la question du peuplement. Elle pose la question de la place des habitants dans une ville comme Vaulx-en-Velin ou dans d'autres villes similaires de Vaulx-en-Velin. Ça pose aussi la question au pouvoir, la question de la capacité des gens à décider de leur propre sort et des relations qu'ils veulent construire avec les autres. (...) Nous voulons traduire ça en actes collectifs. *Vous et nous, nous et vous*, parce que nous avons des éléments en commun. Nous avons aussi des différences. Ça nous intéresse de travailler sur nos différences, parce qu'elles nous enrichissent. Mais nous voulons nous baser sur les valeurs que nous avons en commun et que, coûte que coûte, nous allons défendre. Des valeurs de solidarité, des valeurs de connaissance et de reconnaissance, des valeurs d'humanité. Quelle que soit l'origine des gens. Quelle que soit la couleur de leur peau. Quelle que soit leur confession. Quelle que soit leur philosophie. Quelle que soient leurs croyances. Nous croyons qu'il est possible d'être ensemble, forts de ces différences-là. (...) Et nous pensons que sur le terrain cela va se traduire sur d'autres questions que la rénovation urbaine. La rénovation urbaine vient cristalliser beaucoup de choses (...), il y a l'égalité des citoyens, il y a la question de la justice, il y a la question du logement, de la police, de l'administration... il y a aussi la question de la religion et la non-religion. Il y a ici des croyants, des non-croyants, des gens qui sont agnostiques, des gens qui sont athées. Peu importe ! Nous voulons construire quelque chose qui concentre tout ça. »

8

L'OBJECTIF DE CETTE RENCONTRE SERA DE CREER UN COLLECTIF CHARGÉ D'ORGANISER LES NUITS DEBOUT DE VAULX-EN-VELIN ET DE DÉBATTRE DES QUESTIONS QUI CONCERNENT CE QUARTIERS MAIS AUSSI ET SURTOUT DE CREER UN PONT ENTRE LE QUARTIER ET LE CENTRE VILLE DE LYON «POUR PORTER CE PROJET ENSEMBLE, NOUS CONFRONTER ET ELABORER ENSEMBLE QUELQUE CHOSE DE COMMUN» QUI SERVIRA PEUT-ÊTRE D'EXEMPLE POUR INCITER D'AUTRES VILLES A RECRÉER UN LIEN ENTRE LES POPULATIONS DES CENTRES VILLE ET DES BANLIEUES AUTOUR DE CE GRAND PROJET COMMUN QUE SONT LES NUITS DEBOUT.

Pierre-Didier

Karim, de Vaulx-en-Velin : « aussi un langage commun. Parce qu'il y a des vocabulaires qu'on a volontairement rendu complexes et qui rendent difficile la compréhension des phénomènes. La question par exemple de la mixité sociale, on a du mal à voir ce que c'est, qui ça concerne. Ce que la Mairie, les bailleurs, l'État, avancent comme argument sur la mixité sociale, en direction des habitants, c'est de dire : "On va organiser la mixité sociale, parce que vous, en tant qu'habitants, vous dégradez l'image de la ville, vous donnez une réputation négative. Parce que y a un concentré de noirs et d'arabes dans ces territoires et ça c'est pas valorisant pour la ville. Donc pour valoriser la ville, on va faire la mixité, on va mettre un peu de blancs. Comme ça, ça va rehausser l'image de la ville et ça va amener un mieux-être au niveau de l'immobilier, des questions foncières, des questions urbaines. Et ça va donner plus de valeur pécuniaire à ces territoires là". En tous cas, nous on le perçoit comme ça. Il n'y a pas de raison qu'un endroit soit négatif parce qu'il y a des populations d'origine africaine ou maghrébine. »

Pierre-Didier dans une émission sur radio Canut¹⁸ : « Je pense que les gens de l'intérieur [des

¹⁸ Radio Canut, le 11 juillet 2016 : <https://www.mixcloud.com/yvanpopov/canut-infos-debout-11-juillet-2016-quest-ce-que-la-r%C3%A9novation-urbaine/>

quartiers populaires] apprécient que d'autres gens viennent soutenir ces luttes là et que (...) comme à Notre-Dame-des-Landes ou d'autres territoires que l'on appelle des zad, des zones à défendre, que ces lieux de périphéries soient aussi des zones à défendre (...) parce que c'est la lutte pour le respect des gens pour l'avenir des gens dans ces territoires. Comment on peut parler de vivre ensemble et de respect de la démocratie quand la volonté des gens n'est pas prise en compte. » Lire aussi : ¹⁹

La réflexion se décale enfin sur d'autres sujets de notre temps, contre le travail et son monde : la ville, les quartiers populaires, la gentrification dite « rénovation urbaine », c'est-à-dire le changement de population ou l'exclusion, la solidarité, l'égalité, la question de la justice et de la police, le logement, l'administration, le racisme et les religions : quelles formes de vies désirons-nous.



Les Confluences.

L'histoire, l'artificiel sur l'authentique, il ne reste que l'artificialisation du monde.

Ces grands projets imposés reproduits et dupliqués d'un pays à un autre, ces grands projets imposés qui sont avant tout et essentiellement *hors-sol* tant ils cherchent à s'affranchir avec brutalité des lieux (de leurs habitants, de leur histoire, de leur dynamique) qu'ils colonisent et qu'ils investissent.

I

Les luttes dans le Val Susa, à Bure, à Notre-Dame-Des-Landes, à Chambaran ou à Sivens, dans les quartiers

populaires, voir même les faucheurs d'ogm, (la liste est longue) ne sont pas des luttes locales.

Mais si l'on veut continuer à les décrire ainsi, alors l'éclairage du Val Susa est essentiel : « il faut donner un tout autre sens au mot "local" que celui qu'on lui donne habituellement. Une des forces de cette lutte réside dans sa capacité à se lier à de nombreuses autres situations. Au fil des années, des liens se sont tissés, des lignes de correspondances ont été tracées, des chemins secrets entre le Val Susa et d'innombrables autres lieux en Europe ont été découverts. C'est sur son propre terrain que la lutte a déjà vaincu le train à grande vitesse : elle a été capable de réduire les distances dans des proportions vertigineuses —aussi bien entre les habitants de la vallée qu'entre les autochtones et les "gens d'ailleurs". Les No Tav ont en outre construit un rapport très intense avec le terrain central de la lutte, le Val Susa, y construisant peu à peu une force de frappe que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en Italie. Dans une certaine mesure, les No Tav ont dépassé la distinction fictive entre local et global. Fictive au sens où d'une part il n'existe quasiment plus aucun lieu sur la planète qui ne soit connecté aux flux mondialisés : importations et exportations de marchandises, imposition de la culture, de la langue, de la souveraineté des colons, connexion aux réseaux téléphoniques et informatiques, couverture satellitaire, immigration et émigration, etc. ; fictive également parce qu'il n'existe aucun pouvoir ni aucune opposition au pouvoir —qui ne soit matériel, situé, qui ne s'exprime dans la configuration physique des lieux et des choses. (...) Que signifie être No Tav ? C'est partir d'un énoncé simple : "le train à grande vitesse ne passera jamais par le Val Susa" et organiser sa vie pour faire en sorte que cet énoncé se vérifie. Nombreux sont ceux qui se sont

¹⁹ Sur ce sujet : <http://lachevement.fr/publications/pour-un-point-de-jonction-entre-les-quartiers-populaires-et-les-quartiers-populaires> et sur le MIB : <http://quartiersxxi.org/s-il-y-a-toujours-reproduction-du-racisme-policier-la-muraille-de-l-arbitraire>

rencontrés autour de cette certitude au cours des vingt dernières années. À partir de ce point très particulier sur lequel il n'est pas question de céder, le monde entier se reconfigure. La lutte dans le Val Susa concerne le monde entier, non pas parce qu'elle défend le "bien commun" en général, mais parce qu'en son sein est pensée en commun une certaine idée de ce qui est bien²⁰. »



Nuits debout Paris, printemps social 2016.

Suite, 2eme partie, voir pdf

Suite documents connexes (pdf) :

1- *No-Tav*. Echos de Lyon et de Milan, 2012-2014

2- Matériaux pour échapper en commun à la métropolisation du monde

²⁰ Cité plus haut : *No-Tav* Echos de Lyon et de Milan, 2012-2014. *Le monde entier dans un fragment*.